

2^{ème} Chapitre de l'Abbé Général M-G. Lepori OCist pour le CFM - 26.08.2014

Dans ma lettre de Carême, je citais un passage de l'Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, du Pape François :

"Il est nécessaire de prendre le temps de Lui demander dans la prière qu'Il vienne nous séduire. (...) Qu'il est doux d'être devant un crucifix, ou à genoux devant le Saint-Sacrement, et être simplement sous son regard! Quel bien cela nous fait qu'Il vienne toucher notre existence et nous pousse à communiquer sa vie nouvelle! (...) Donc, il est urgent de retrouver un esprit *contemplatif*, qui nous permette de redécouvrir chaque jour que nous sommes les dépositaires d'un bien qui humanise, qui aide à mener une vie nouvelle. Il n'y a rien de mieux à transmettre aux autres." (§ 264)

C'est cet "esprit contemplatif" que nous appelons "mystique". Le Pape dit que cette dimension est un bien qui "humanise", qui "aide à mener une vie nouvelle". C'est précisément ce dont nous avons tous besoin, toujours: un cœur de l'expérience chrétienne qui nous aide à être plus humains, à vivre une vie toujours nouvelle, qui se renouvelle sans cesse dans le Christ, et qui en se renouvelant renouvelle le monde, humanise le monde, à commencer par nos communautés. Saint Paul résume cela en une phrase de la deuxième épître aux Corinthiens que nous reprendrons: "Si quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle; le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né." (2 Co 5,17).

La mystique chrétienne est cet "être dans le Christ" qui renouvelle sans cesse la personne et renouvelle tout à partir de la personne.

"Tu as ravi mon cœur, ma sœur, ma fiancée, tu as ravi mon cœur d'un seul de tes regards !" (Ct 4,9)

Pour arriver à comprendre à quel point le Seigneur nous appelle à une unité intérieure dans l'union du cœur avec lui, il est bon que nous soyons au clair avant tout sur la division et la multiplicité que nous portons en nous. Souvent nous nous sentons inquiets, nous avons peur, nous sommes tristes et insatisfaits. Et nous ne savons pas pourquoi. C'est comme si nous étions perdus dans la nuit, et que nous entendions mille bruits, mille mouvements, comme si une armée cachée nous entourait et que nous ne la voyions pas. Selon la Règle, chaque matin l'Office des vigiles selon saint Benoît commence par le Psaume 3. Et au fond, chaque matin, je suis reconnaissant à saint Benoît de me jeter au visage ce seau d'eau glacée qui nous dit tout de suite où est le problème et la nécessité, et donc la question par laquelle nous devrions sortir de la nuit et commencer la journée :

"Seigneur, qu'ils sont nombreux mes adversaires,
nombreux à se lever contre moi,
Nombreux à déclarer à mon sujet :
« Pour lui, pas de salut auprès de Dieu ! »
Mais toi, Seigneur, mon bouclier,
ma gloire, tu tiens haute ma tête.

À pleine voix je crie vers le Seigneur ;
il me répond de sa montagne sainte.
Et moi, je me couche et je dors ;
je m'éveille : le Seigneur est mon soutien.
Je ne crains pas ce peuple nombreux
qui me cerne et s'avance contre moi.
Lève-toi, Seigneur !
Sauve-moi, mon Dieu !
Tous mes ennemis, tu les frappes à la mâchoire ;
les méchants, tu leur brises les dents.
Du Seigneur vient le salut ;
viens ta bénédiction sur ton peuple!"
(Ps 3,2-9)

"Qu'ils sont nombreux mes adversaires", "nombreux contre moi", "nombreux ceux qui disent : 'Pour lui, pas de salut en Dieu !'", "ce peuple nombreux", "tous mes ennemis"... La tentation qui nous assaille chaque matin est une multitude qui tente de nous faire percevoir la réalité quotidienne comme ennemie, comme négative, comme un piège, une malédiction. Et le matin, au lieu d'être une naissance, un beau commencement, est tenté d'être comme le réveil d'Adam après le péché, ou le réveil de Caïn.

Nous avons alors besoin de trouver une unité, et le Psaume 3 nous aide tout de suite à comprendre que cette unité est un rapport, la relation avec le Seigneur. Le passage nécessaire pour vivre, c'est de passer d'une multiplicité dispersée et hostile (celle des nombreux ennemis dans la nuit) à une unité qui est relation avec le Seigneur : "Combien... Nombreux... Nombreux... **Mais toi, Seigneur !**". Tel est le passage à vivre, à cultiver toujours. A partir de toute la dissipation dans laquelle nous pouvons être tentés de vivre, ou que nous subissons, et en elle, retrouver toujours le "Mais toi, Seigneur! Toi, Adonaï! Toi, Kyrie! Tu es mon Salut!"

"Pour lui, pas de salut auprès de Dieu !" disent les ennemis du Psalmiste. Quel terrible jugement ! Quel mépris ! Et peut-être, combien de fois le pensons-nous des autres ! Pour lui, il n'y a plus rien à faire, il n'y a plus rien à espérer. Pour lui, pour ce cas, pour cette communauté, il n'y a pas d'avenir, il n'y a pas de changement possible. C'est peut-être en citant ce verset du Psaume 3 que le démon a tenté Jésus dans le désert et surtout à Gethsémani : "Ca ne sert à rien que tu te dépenses, que tu te donnes, que tu parles, et même que tu souffres et meures sur la Croix. Pour eux il n'y a pas de salut auprès de Dieu !".

Saint Benoît conclut la liste de toutes les bonnes œuvres et vertus à observer et auxquelles s'exercer pour parvenir à la sainteté, avec une qui semble répondre à cette tentation, et qui, à la limite, peut réparer l'échec de toutes les 73 autres œuvres et vertus : "*Et de Dei misericordia numquam desperare* – Et ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu" (RB 4,74).

Voilà, c'est précisément ce sursaut d'espérance qui résonne dans le Psaume 3 : "Mais toi, Seigneur, mon bouclier, ma gloire, tu tiens haute ma tête." (Ps 3,4)

Mais comment est-il possible que naisse en nous, sans être née de nous, cette espérance indéfectible en la miséricorde de Dieu ? Parce que si elle devait naître de nous, elle ne serait pas une certitude, elle ne serait pas une paix. Personne ne peut garantir avec vérité sa propre paix sans censurer quelque chose. La paix qui censure n'est pas une espérance: c'est rentrer dans sa coquille comme un escargot. Ce qui n'empêche pas que quelqu'un te marche dessus avec ses grosses chaussures, ou qu'une voiture passe et te réduise en bouillie informe sur l'asphalte, comme un crachat.

Dans le dernier conseil de saint Benoît pour parvenir à la vie éternelle, "*Et de Dei misericordia numquam desperare*", comme dans les Psaumes, je crois qu'il est important de percevoir que l'espérance en la miséricorde n'est pas tellement ou seulement l'espérance en une positivité finale, en dépit de tout, mais c'est l'espérance en une positivité originale, totale, éternelle. C'est le refrain qui fait la basse continue du Psaume 135 : "...car éternelle est sa miséricorde !" Tout peut arriver dans la vie et dans l'histoire, mais le visage ultime des choses, des événements, des vies, c'est la miséricorde de Dieu qui englobe tout dans l'espace éternel de ses mains. La miséricorde n'est pas avant ou après : elle est la nature éternelle de l'Être de Dieu, et tout le créé, et nos vies, et l'histoire, ont leur origine, leur destin, leur sens et leur consistance dans cette éternité bonne, paternelle.

C'est pourquoi, chaque fois que nous disons "Tu" à Dieu, "mais Toi, Seigneur, tu es mon bouclier !" (Ps 3,4), même s'il nous semble que ce "Tu" vient à la rencontre de notre prière, de notre besoin, de notre solitude, en fait nous reprenons conscience d'une présence qui nous précède, parce qu'elle nous "contient", embrasse toute notre vie et tout ce qui bouge dans la vie. Dans le Psaume 3 encore : "Je me couche et je m'endors ; je me réveille : le Seigneur est mon soutien." (Ps 3,6). C'est la prise de conscience que saint Paul a voulu annoncer aux Athéniens : "En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être." (Ac 17,28).